

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Rite de passage

Gaston Tremblay

Number 102, May 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, G. (1999). Review of [*Rite de passage*]. *Liaison*, (102), 20–21.

Rite

Gaston Tremblay



Photo: Prise de parole

de p

Elle nous a quittés comme elle a vécu... délicatement. D'ailleurs, tellement discret fut son départ que l'institution littéraire de l'Ontario a été prise au dépourvu.

Notre littérature est encore jeune, ce n'est que depuis trente ans que les littérateurs de la province se disent franco-ontariens, et nous n'avons pas encore l'habitude de voir l'un des nôtres dépasser, nous n'avons pas encore établi nos rites de passage. Nous aurions dû souligner sa mort l'an passé — à ma connaissance, outre *Liaison*, seul André Girouard l'a fait dans la région de Sudbury — il me revient le rôle de signaler dans cette revue le séjour parmi nous de Jocelyne Villeneuve.

Rite¹

*Un deuxième café...
Là-bas, dans l'étroit sentier,
Le soleil boit la rosée.*

Un autre café... Comment briser la glace? Comment passer par-dessus ce blocage qui m'empêche d'écrire ce texte? J'allume un bâton d'encens, je fais tourner une musique d'époque — *In the falling dark*, de Bruce Cockburn — et je me demande comment parler de cette femme si fragile. Quand je pense à Jocelyne Villeneuve, j'ai la sensation d'être un taureau dans un magasin de faïence, j'ai peur de tout briser, de bousiller l'occasion, de froisser ses ailes. Je me suis toujours senti ainsi en sa présence et j'ai toujours agi en conséquence. Pourtant ce n'est pas elle qui l'exigeait, bien au contraire, elle ne demandait qu'à être traitée comme tout le monde.

Mais il est des êtres fragiles ...

Jocelyne Villeneuve naît à Val-D'Or, en 1941, et elle déménage en Ontario en 1953. Après avoir fait des études en bibliothéconomie, un accident de la route la terrasse en 1967, l'empêchant de poursuivre une carrière dans ce domaine. Elle retourne aux études, complète un bac en littérature et lance sa carrière d'écrivain au moment où l'équipe de *Prise de Parole* se donne un rôle provincial. Au cours des années, elle publiera cinq titres chez *Prise de Parole*, mais sa production est tellement abondante qu'elle doit soumettre ses manuscrits à plusieurs éditeurs. À sa mort, en 1998, sept différents éditeurs se seront partagés ses 16 titres.

- Bibliographie**
1. *Des Gestes seront posés*, roman-poème, 1977. Sudbury, Éditions *Prise de Parole*, 101 p.
 2. *Contes des quatre saisons*, contes, 1978. Montréal, Éditions Héritage, 125 p.
 3. *Le Coffre*, contes, 1979. Sudbury, Éditions *Prise de Parole*, 65 p.
 4. *La Saison des papillons*, haïkus, 1980. Sherbrooke, Éditions Naaman, 80p.
 5. *Nanna Bijou : Le géant endormi*, légende, 1981. Sudbury, *Prise de Parole*, 46 p.
 6. *Nanna Bijou : The sleeping giant*, legend, 1981. Moonbeam, Penumbra Press. 46 p.

assage

C'est leur destin, c'est leur réalité, ils deviennent parfois écrivains ces êtres qui se considèrent chanceux lorsqu'ils rencontrent une âme sœur. Le mouvement CANO regorgeait d'hommes qui marchaient comme John Wayne, qui chantaient comme Joe Monferland, qui finissaient toutes leurs phrases, tous leurs poèmes, en chantant d'une voix rauque : «*Moé j' Viens du Nord, s'tie b*». Au fond de la salle, une femme écrivait des haïkus sur des petites feuilles volantes. Si une telle femme, une femme qui devait se faire transporter sur sa civière, a su se faire une place parmi eux c'est qu'elle était l'incarnation même de leur fragilité ; une âme sœur qui ne demandait qu'à partager leur destinée. Il s'est avéré qu'elle était plus solide que certains, plus humble que d'autres et aussi persévérante que tous. Jocelyne a donc été une partie intégrante, quoique discrète, de cette belle époque et comme tous ses collègues elle a vécu à la démesure d'elle-même.

Aujourd'hui, nous nous devons de le dire, il y a de cela un certain temps, dans ce pays où les géants s'endormaient dans les lacs, vivait une grande dame de la littérature. Ce surnom est venu de son attitude, de sa détermination, et surtout de son travail, car quiconque l'a côtoyée sait qu'elle était beaucoup plus que petite, menue et fragile. Fille du grand Nord, de la race des pionniers, des bâtisseurs de pays, elle a su se dépasser et même prendre les devants. Peu d'auteurs franco-ontariens ont réussi à publier 16 livres chez 7 éditeurs différents. Elle a été à la hauteur de la situation, elle s'est fait écrivaine ; aujourd'hui nous en témoignons, mais c'est son œuvre qui le confirme.

Par la fenêtre haute de sa chambre, un coin de ciel bleu, parfois un oiseau, la voix à peine perceptible de jeunes amoureux qui se bécotent sur le trottoir, un bourdonnement d'abeille et même parfois un papillon qui voltige. Dans la vie comme dans ses

écrits, sa vision de la vie, des hommes et de la nature était limitée par l'exiguïté de sa lucarne, de son monde, de sa vie. Telle est la limite de son œuvre, certes, mais c'est aussi ce qui le caractérise. Seule Jocelyne aurait pu témoigner de cette expérience : «*Il pleut maintenant d'une pluie douce et tendre qui endort et adoucit mon chagrin. / Affaisée, je plonge dans la nuit. Je plonge enfin dans un sommeil profond. / Je plonge enfin entre tes bras invisibles, Abelard* »⁶ Jocelyne aimait ses personnages, cela se lisait dans le regard qu'elle posait sur eux, un regard de femme qui reluquait du coin de l'œil ses héros, qui s'attendrissait sur les bambins qui foisonnaient toujours dans ses histoires et qui aimait, comme seule une frangine peut le faire, ses personnages féminins.

La vie de Jocelyne Villeneuve a été — comme il se doit pour une haïjin, pour une personne qui écrit de courts poèmes à la manière japonaise — un haïku : elle fut très intense, trop brève et fébrile comme un battement d'ailes. Elle a peint le monde, à petit trait, délicatement, tendrement, et c'est peut-être pourquoi j'hésitais à écrire en noir sur blanc ce qui appelle les teintes évanescences de l'aquarelle.

Pour écrire cet article, j'ai relu son œuvre ; j'ai entendu le bruissement du papillon, une brèche s'est ouverte, le géant endormi s'est éveillé, et, enfin, la voix de cette auteure s'est fait entendre pour quelques instants encore. Tel est le mystère de la parole ; je vous invite à vous recueillir pour un moment, à communier avec son œuvre, avec notre littérature qui se fait.

Le disque s'achève, je manque d'encre, je manque de mots ; je dois conclure. Pour me rassurer devant la finalité de la mort, je termine en fredonnant : «*We will meet again at the festival of friends* »⁷.

¹ Villeneuve, Jocelyne, 1980. *La Saison des papillons*, Éditions Naaman, Sherbrooke, page 13.

² Villeneuve, Jocelyne, 1975. *Des Gestes seront posés*, Prise de Parole, Subbury, page 55.

³ Cockburn, Bruce, 1976. *In the falling dark*, « Festival of friends », page 10.

7. *La Princesse à la mante verte*, conte, 1983. Subbury, Prise de Parole, 96 p.

8. *Feuilles volantes*, haïkus, 1985. Sherbrooke, Éditions Naaman, 64 p.

9. *La Ménagerie*, contes, 1985. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 106 p.

10. *Terre des songes*, récit poétique, 1986. Ottawa, Éditions du Vermillon, 72 p.

11. *Contes de Noël*, contes, 1987. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 74 p.

12. *Greenmantle : An objiway legend of the North*, short story, 1988. Kapuskasing, Penumbra Press, 107 p.

13. *Les Friperies*, contes, 1989. Sudbury, Prise de Parole, 64 p.

14. *Le geai bleu et le papillon*, conte, 1992. Ottawa, Éditions du Vermillon, 96 p.

15. *Vie première, récit autobiographique*, 1992. Val d'or, Éditions Meera, 184 p.

16. *Marigolds in the snow*, poésie, 1993. Waterloo, Penumbra Press, 105 p.